au docteur Desgenettes de la part de l'auteur.

10

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. DUMAREST,

Graveur en médailles et Membre de l'Institut National.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. DUMAREST,

Graveur en médailles et Membre de l'Institut National,

Lue dans la séance publique du 4 Octobre 1806, par JOACHIM LE BRETON, Secrétaire perpétuel de la Classe, Membre de celle d'Histoire et de Littérature ancienne, et de la Légion d'Honneur.

La Classe des beaux-arts a fait cette année une perte bien sensible : la mort lui a enlevé M. Dumarest, graveur en médailles, également estimé pour ses qualités morales et pour son rare talent.

Mais ne dois-je pas craindre, en vous entretenant d'un art qui a peu d'appréciateurs éclairés, et d'un artiste qui mit autant de persévérance à rester obscur, que la plupart des hommes mettent d'activité à faire valoir ou à exagérer leur mérite, que le sujet ne manque de l'intérêt général qu'a droit d'exiger une assemblée nombreuse? je ne puis me rassurer, Messieurs, qu'en me rappelant la solennité qui vous rassemble, et le goût des beaux-arts qui vous est commun.

Rambert-Dumarest était né en 1750 dans la ville de Saint-Etienne, département de la Loire, de parens estimés, pour leur probité dans le commerce. Cette ville, l'une des plus industrieuses de la France, est sur-tout renommée comme manufacture d'armes : elle en fournit à toutes les parties du Monde et de tous les genres : la fa-

mille Dumarest particulièrement attachée à la fabrication la plus ornée, y employa Rambert, l'un de ses dix enfans.

Après avoir ciselé assez long-tems des gardes d'épée et des platines d'armes à feu, Rambert-Dumarest vint à Paris où il se voua à la ciselure pour l'orfévrerie et la bijouterie.

Dans les beaux siècles des arts, c'étaient des talens d'un ordre très-distingué qui exerçaient ce genre de sculpture, tombé malheureusement chez nous entre les mains d'artistes inférieurs, pour ne pas dire d'ouvriers. L'histoire a transmis à la postérité le nom du graveur qui cisela le bouclier de la Minerve de Phidias (1). Chez les modernes, à l'époque brillante de la renaissance des arts, les sculpteurs qui modelaient de bonnes statues, faisaient aussi quelquefois des pièces d'orfévrerie, et les enrichissaient par la gravure. En France, notre Jean Cousin, peintre et sculpteur illustre, le premier grand-homme qu'ait produit l'Ecole française, cisela aussi des armes: enfin les orfévres Balin, et les trois Germain, sont comptés parmi les grands artistes qui donnent tant d'éclat au siècle de Louis XIV. Les annales du tems célèbrent les quatre grands bassins d'argent du cardinal de Richelieu sur lesquels Claude Balin avait gravé les quatre âges du monde, et les vases que le même ministre fit faire pour accompagner ces bassins; elles vantent également les candelabres, les guéridons, et la vaisselle exécutés pour Louis-le-Grand et les tables d'or commandées par Colbert à Pierre Germain, pour couvrir l'histoire des conquêtes du même monarque: tous ces ouvrages étaient admirés et admirables pour le dessin et la gravure. Cette vraie magnificence, bien différente d'un luxe uniquement dépensier, avait rendu l'Europe tributaire des artistes français : toutes les cours firent travailler ceux que je viens de citer, et l'orfévrerie de Paris

(1) Mys cisela sur ce bouclier le combat des Centaures et des Lapithes. Pline.

acquit la première réputation, prééminence plus utile encore que glorieuse.

Mais si l'art d'ajouter au prix des plus riches métaux une valeur indéfinie s'était presque perdu en France, sous les deux derniers règnes, il en est plus digne de votre intérêt d'apprendre quels sont les artistes et les moyens qui nous font espérer le retour de cette brillante industrie. Rambert-Dumarest fut un de ces artistes, et sa patrie est une source des mêmes talens; car j'en vois encore trois, parmi nos plus habiles graveurs en médailles, existans, sortis comme lui, des ateliers d'armurerie de Saint-Etienne; savoir, MM. Dupré, Galle et Jaley.

Malheureusement cette source est prête à tarir. Deux causes y ont concouru : la première est de n'y avoir pas établi l'enseignement du dessin. En effet, comment a-t-il pu se faire qu'une ville de 25,000 habitans, et qui n'existe que par un commerce manufacturier, fondé en partie sur des objets de goût, n'ait pas un seul maître de dessin, même élémentaire? Il faut que les autorités locales n'aient pas senti l'avantage de ce genre d'instruction, et sur-tout qu'ils ne l'aient pas sollicité; car certes le Gouvernement, qui protége particulièrement l'industrie, aurait accueilli une demande aussi essentiellement utile et aussi peu dispendieuse.

L'autre cause est la mode qui, ayant préféré pour les armes de luxe, le poli que l'industrie anglaise obtient de ses machines et de la patience de ses ouvriers, à la richesse plus noble que le graveur et le ciseleur savaient leur donner, a condamné par ce caprice les mains qui animaient les métaux, à se contenter de les limer. Encore quelques années, et l'on ne retrouvera plus, même à Saint-Etienne, les hommes nécessaires pour relever cette école pratique de ciselure.

Mais, s'il était permis de raisonner sur l'empire de la mode, ne pourrait-on pas s'étonner de ce que la nation la plus belliqueuse du Monde, et en même tems celle où les beaux-arts sont les plus florissans, puisse préférer des

armes brutes et muettes à celles qu'aurait décorées le génie des artistes, sur-tout à une époque où, depuis le héros qui gouverne, jusqu'au simple soldat, chaque guerrier français pourrait couvrir son armure de faits glorieux et personnels qui en feraient des monumens pour la postérité ? Le plus bel emploi des arts n'est-il pas de donner de la vie aux choses inanimées, de perpétuer les belles actions, les grands souvenirs, les généreux sentimens ?

Rambert-Dumarest se trouvait donc à Paris avec l'habitude de ciseler les métaux, mais sans aucune science du dessin. Il prit sur son travail nécessaire une portion de tems pour suivre les leçons de l'Académie, et, par son assiduité à y dessiner tous les soirs, il donna à son talent naturel, et pour me servir du terme de l'art, à sa pratique, la base qui leur manquait. L'effet suivit de près la cause: ses ouvrages n'avaient peut-être guères plus de prix pour ceux qui les lui demandaient ; une fois que le goût et le sentiment du beau sont remplacés par la mode, le marchand ne consulte plus que la fantaisie du jour, ses factures et sa routine. Mais si M. Dumarest ne retirait pas d'avantages pécuniaires, en proportion de ses progrès, il devenait artiste et acquérait de la considération. Quelques-uns de ses ouvrages ayant été vus de M. Boulton, célèbre en Europe par la belle manufacture qu'il a créée à Soho, près Birmingham, Dumarest fut sollicité de s'y attacher comme graveur. Il accepta des propositions honorables, auxquelles on joignit des procédés délicats qui l'attachèrent d'affection au chef de cet établissement immense, admiré de tous ceux qui l'ont vu, et qui a mérité que le gouvernement anglais lui confiât la fabrication d'une partie de la monnaie nationale.

Deux autres artistes français, distingués par leur génie inventif, M. Droz, auquel l'art du monnayage doit de grands perfectionnemens, et M. Dupeyrat, que plusieurs découvertes ingénieuses placent parmi nos habiles mécaniciens, ont contribué aussi à la gloire de la manufacture de Soho. Il est de la même équité de revendiquer les droits

du génie français partout où il produit, et de louer le génie étranger partout où il brille.

Les premiers mouvemens de la révolution ayant bientôt causé la tempête qui ébranla l'Europe, Dumarest conçut des inquiétudes pour ses proches et pour son pays qu'il chérissait également. Il se détermina, malgré les instances de la famille Boulton, devenue en quelque sorte la sienne, malgré l'offre de grands avantages, à quitter une terre qui allait redevenir ennemie de la France, et il revint à Paris, environ deux mois avant les hostilités, après un séjour de deux ans en Angleterre, emportant avec lui un petit capital qui s'épuisa bientôt, l'amitié et l'estime de M. Boulton qui lui sont restées.

Dumarest ayant sacrifié les intérêts de sa fortune à des considérations plus élevées, rentra dans son obscurité et reprit les travaux modestes dont il vivait avant son départ.

Ce fut en l'an III qu'il se montra pour la première fois en public avec son talent. Une loi remarquable, pour ces tems orageux, venait d'appeler tous les arts à un grand concours, dont le but était de décerner beaucoup de travaux et d'encouragemens.

Dumarest exposa deux empreintes de médailles, l'une représentant la tête de J. J. Rousseau, et l'autre le buste du premier des Brutus. Il n'y eut qu'une opinion sur le mérite des deux médailles. La tête de J. J. Rousseau obtint un premier prix ; les coins furent jugés dignes d'être acquis pour la monnaie des médailles ; et sur l'empreinte du Brutus, on lui décerna l'exécution d'une médaille de 6000 fr., avec le choix du sujet.

De cette époque, Rambert-Dumarest fut considéré comme un très-habile graveur en médailles, et comme devant concourir à relever un art précieux, porté en France à un très-haut degré de perfection, sous Louis XIII et Louis XIV, par Warin, par Guillaume Dupré, Mauger, et quelques autres encore, mais déchu depuis long-tems de son ancienne gloire ; car quoiqu'on pût citer avec honneur plusieurs médailles du règne de Louis XV,

et plusieurs de nos graveurs dont le mérite est reconnu, les statuaires et les peintres auxquels seuls il appartient d'être les arbitres d'un art dont la science du dessin et le talent de modeler font le mérite essentiel, se plaignaient depuis long-tems de ce qu'il restait en arrière de la peinture et de la sculpture, ses régulateurs. A la vérité, M. Dupré, formé par les mêmes travaux que M. Dumarest, avait commencé à montrer du style et de la correction; Rambert-Dumarest augmenta ces espérances, et à chaque médaille qu'il a exécutée, il a fait un progrès vers le but; dans plusieurs il atteint la gloire de l'art.

Celles qui lui font le plus d'honneur sont : la grande médaille du Poussin qui lui fut confiée quelque tems après le concours déjà cité ; la médaille du Conservatoire de musique qui porte la figure en pied d'Apollon, d'après le modèle de M. Lemot (2) ; la médaille que l'Institut distribue à chacun de ses membres, et qui imposait à l'artiste la tâche si difficile de représenter la belle Minerve du Musée Napoléon, et de n'être pas indigne d'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; une seconde médaille du Poussin, d'un moindre module, et peut-être plus belle encore que la première ; enfin, la petite médaille d'Esculape pour l'Ecole de médecine, son dernier, son plus bel ouvrage, et qui met le sceau à sa réputation. L'Ecole de médecine ne demandait qu'un jeton de présence pour ses assemblées : M. Dumarest lui a fait une médaille qui déjà est devenue rare par l'estime qu'en font les connaisseurs, et par l'accident arrivé aux coins. On doit féliciter l'Ecole de médecine d'avoir fait produire cette belle Médaille. Elle a donné, ainsi que le Conservatoire de musique, un exemple bon à rappeler aux corps qui font ériger quelques monumens d'art ; car il arrive trop souvent qu'ils ne mettent pas tout le goût, le discernement, ni même la prudence

(2) M. Lemot exécute cette statue en marbre, aussi pour le Conservatoire de musique.

désirables dans le choix des artistes auxquels il en confient l'exécution.

Si l'on ne trouve point, dans la collection monumentale de la glorieuse fondation de l'Empire, de médailles exécutées par M. Dumarest, il en existe une raison fort simple, et qu'il faut manifester pour empêcher qu'on n'inculpe de partialité ou d'injustice les distributeurs de ces travaux : Dumarest opérait lentement, revenait sur son travail, et ne paraissait jamais complètement satisfait. Ce n'est peut-être qu'ainsi que se font les beaux ouvrages en tout genre. Du moins notre regretable confrère ne pouvait pas se résoudre à travailler autrement. Il prenait donc le parti de ne se charger que d'entreprises qu'il pouvait soumettre à sa méthode. Il était de même naturel qu'on ne s'adressât point à lui pour les ouvrages qu'il fallait en quelque sorte improviser.

Aux monumens que j'ai cités du talent de M. Dumarest, je dois ajouter la médaille de la paix d'Amiens, dont l'exécution lui avait été décernée, encore d'après un concours, et que nos premiers sculpteurs estimaient pour la composition et le modelé. Malheureusement nous apprenons qu'un des coins a été foulé sous le balancier. C'est un malheur extrêmement fréquent, et qui décourage l'art.

Dumarest l'éprouva d'une manière effrayante : il fut obligé de refaire presque tous ses coins, et l'un de nos plus respectables médaillistes a essuyé jusqu'à huit fois de suite ce malheur, pour une même médaille. Les causes mériteraient d'être recherchées. Elles tiennent sans doute et à la qualité de l'acier et au soin avec lequel il a été forgé, et à la trempe et à l'influence de l'atmosphère, mais sur-tout aux balanciers et aux soins apportés au monnayage. Il faut espérer que ces deux derniers points, qui avaient été beaucoup trop négligés, seront surveillés scrupuleusement par l'artiste intelligent qui est aujourd'hui chargé de diriger les balanciers des médailles, et que l'on fera cesser les plaintes et le désespoir des graveurs.

R. Dumarest n'aura pas même joui de cette espérance :

les coins de ses derniers ouvrages ont succombé encore. Mais les poinçons originaux subsitent, et comme l'on ne chargera que des graveurs d'un mérite avoué d'en tirer des épreuves, ils se feront un devoir de respecter le type original.

Ce sont les sciences physiques que les arts doivent implorer pour trouver un remède à cette calamité. La chimie découvrira peut-être le moyen de purifier assez l'acier, pour l'approprier sûrement à cet usage précieux. S'il nous était permis de soulever le voile qui couvre encore les méditations et les expériences dont s'occupe M. Vauquelin, peut-être au lieu d'une espérance, pourrais-je déjà annoncer quelques réalités.

Si Rambert Dumarest avait fourni la carrière ordinaire de la vie, il eût laissé une suite de médailles doublement précieuses : il allait consacrer son burin à graver les portraits de l'élite de nos grands talens, dans les siences, les arts et les lettres. C'est pour l'exécution de ce projet qu'il avait refait en plus petit module la médaille du Poussin. Celles de J. J. Rousseau et de Voltaire étaient exécutées, les carrés étaient préparés et la cire modelée pour celle de La Fontaine, à laquelle les médailles de Fénélon, de Bossuet, de Molière, de Racine, de Buffon, etc., auraient succédé. Cette entreprise, digne du Gouvernement ou de l'Institut, était celle d'un simple artiste, ami de la gloire nationale et de son art.

Aussitôt que S. M. l'Empereur et Roi, réparant dans la nouvelle organisation de l'Institut national l'injuste oubli qui avait été fait de la gravure, lui eût assigné une section dans la Classe des beaux-arts, tout le monde applaudit à la double justice qui faisait entrer dans l'Institut un art digne d'être honoré, et trois graveurs d'un talent estimé universellement. M. Dumarest fut une de ces acquisitions qui nous flattèrent, et qui ont diminué les regrets que nous éprouvons toujours de voir hors de notre enceinte un trop grand nombre de talens remarquables qui mériteraient d'y siéger. Dans l'isolement où il vivait, R. Dumarest

n'avait ni cherché, ni espéré cette honorable distinction. Il l'apprit, avant d'avoir pu la désirer. Ses patrons furent ses travaux et l'opinion qu'émettaient sur lui tous les premiers artistes. Il fut parmi nous ce qu'il avait toujours été : modeste, laborieux, intègre, zélé pour les arts et d'une société douce. Son cœur s'ouvrait facilement à l'amitié ainsi qu'à la reconnaissance, et leur restait fidèle.

Une faible complexion, à laquelle s'étaient jointes des infirmités prématurées qu'il négligea trop, lui rendaient depuis quelques années, la vie douloureuse et le travail pénible. Nous nous flattions cependant que l'extrême régularité de son régime le conserverait long-tems encore, lorsque tout-à-coup cette espérance nous fut ravie. Il cessa de vivre et de souffrir le 4 avril dernier.

Telle fut, Messieurs, l'existence entière de notre confrère Rambert Dumarest. Il se créa lui-même, parvint, par la seule influence du talent, à la première considération et aux premiers honneurs des arts. Les travaux qui lui furent décernés, furent presque tous des hommages spontanés, rendus à son talent et à ses progrès ; enfin il n'y eut rien de factice dans sa réputation. Il a obtenu les regrets dus au mérite uni aux vertus privées. Il ne lui a donc manqué que de vivre plus long-tems pour nous et pour l'art.

La Classe qui savait si bien l'apprécier et qui savait de même ce qui reste encore à désirer pour la perfection de la gravure en médailles, ce que peut-être l'on doit craindre pour elle, si les monumens qu'on lui confie sont toujours trop précipités, lui savait gré particulièrement de tendre au grand style et à la correction, de s'arrêter aux pensées simples et justes, plutôt qu'aux idées brillantées ou fines ; enfin de chercher toujours la perfection de l'art et de préférer la gloire au gain.

A ces traits, vous reconnaissez un artiste dont le caractère fut aussi noble que son talent est digne d'estime. Le dernier témoignage que la Classe des beaux-arts ait pu lui donner de la sienne, a été d'acquérir, après sa mort,

les coins de sa seconde médaille du Poussin, pour la consacrer aux grands prix que nous décernons dans nos solennités.

Elle va, pour la première fois, remplir aujourd'hui cette belle destination.